

« Je m'habille comme je veux » : injonction séduisante, mais libération fallacieuse

Author : Audrey Jougla

Categories : [Art & Société](#)

Date : 29 septembre 2020

ANALYSE : [Audrey Jougla](#) s'interroge sur la journée qu'elle vivait, lundi 14 septembre dernier, en tant qu'enseignante au lycée, mais aussi comme philosophe. A contre-courant de l'appel *féministe* à la provocation vestimentaire lancé sur les réseaux sociaux, elle estime que le « *crop-top si je veux* » n'est que le drapeau illusoire du combat égalitaire et le signe de la défaite d'un certain bon sens.



Diplômée de Sciences Po Paris et de l'Université Paris-Nanterre, [Audrey Jougla](#) enseigne la philosophie au lycée. Spécialiste d'éthique animale, elle a publié [Nourrir les hommes : un dictionnaire](#) (éd. Atlande, 2009), [Profession : animal de laboratoire](#) (éd. Autrement, 2015, Prix Roger Bordet 2016) et [Animalité : 12 clés pour comprendre la cause animale](#) (éd. Atlande, 2018).

Que se passe-t-il avec ce mouvement, faussement associé à une révolte, dont les accents de libération féminine prennent en otage la tenue des lycéennes ? Suivant une revendication née du hashtag **#balancetonbahut** sur Twitter ce week-end, et reprenant le fameux **#balancetonporc**, de nombreuses lycéennes se retrouvaient ce lundi 14 septembre à arborer fièrement des tenues provocantes, affriolantes ou pour le moins inadaptées au lycée, comme une revendication de leurs droits. Mais de quels droits et de quelle revendication parlons-nous ? Pourquoi ne s'agit-il pas ici de rejouer une libération du corps, mais bien plus de l'enfermer dans des stéréotypes ?

Respect des règles... ou de l'autorité ?

Que signifie cet appel lancé via les réseaux sociaux, relayé par le collectif Nous Toutes, qui invite les lycéennes ou collégiennes à s'habiller comme elles le souhaitent pour venir à l'école ? Sous des allures de liberté, ou même de libération, on peut lire des commentaires d'adolescentes qui clament haut et fort qu'elles doivent jouir de la liberté de porter ce qu'elles veulent, où elles veulent, même au lycée. Et que les autres (c'est-à-dire leurs camarades masculins tout comme l'ensemble du corps enseignant et des personnels de lycée) n'ont qu'à respecter ce choix. Curieuse façon d'invoquer le respect, là où les tenues, en l'occurrence des *crop-tops* (haut laissant voir le nombril), des jeans troués, des minijupes ou des débardeurs portés sans soutien-gorge, sont volontairement dénudés ou séducteurs, autrement dits particulièrement inappropriés dans un contexte d'enseignement.

*Lundi 14 septembre sortez
vos meilleurs outfits jugés
"provocateurs"/"indecents"
pour protester contre les
remarques inappropriées
et les codes vestimentaires
des établissements qui
concernent en grande
partie les filles.*

FAITES TOURNER

Plus que la liberté, c'est le rapport à la norme qui est visé : il ne s'agit pas tant de s'affranchir du regard des autres que de le provoquer et, paradoxalement, d'exister par cette provocation. C'est parce que ces tenues dérangent et rompent avec le contexte et le cadre, qu'elles deviennent de faux emblèmes d'une liberté affichée mais qui n'en a que le nom. Il est en effet tentant de faire passer la règle pour de l'autoritarisme, de la censure, voire une atteinte à mon droit de m'habiller comme je veux, alors que c'est celle-là même qui permet à chacun de vivre avec l'autre sans le craindre, et qui rend possible ma liberté.

Lire aussi : [Influenceurs et «followers» : les nouveaux maîtres du désir mimétique](#)(Jean-Marc Bourdin)

«*Mon bahut veut que je m'habille comme une bonne sœur*», peut-on lire sur Twitter, «*où est-ce que le règlement interdit de porter un jean troué, c'est dit nulle part*», lit-on ailleurs. Là encore, le bon sens, et le sens de l'à-propos, semblent avoir déserté les esprits juvéniles qui s'emparent, un peu naïvement, de ce qui prend trop vite des accents de cause légitime. Car qui pourrait vouloir refuser à des jeunes filles une liberté vestimentaire, si durement acquise et si souvent menacée ?

Vivre à propos et vivre ensemble

Le problème de cette étrange révolte organisée pendant le week-end est d'abord son incompréhension fondamentale des rapports humains, comme de la vie en société. Il n'y a pas de honte à savoir s'habiller en fonction des circonstances, c'est même le principe de la mode et des codes vestimentaires. Remettre en cause ceux-ci, revient à entrer dans un comportement qui, au nom de la liberté, entrave la véritable liberté vestimentaire : celle de changer, de se modeler en fonction des contextes et de ses interlocuteurs, et d'être capable de jouer des identités multiples que nous manions. Le vêtement et le style vestimentaire sont en cela de précieux atouts pour qui sait s'en servir : ils nous aident à affirmer une position, nous confortent dans une posture sociale, ou un statut, lequel change et se modifie au gré des jours et de nos activités.

AVIS AUX ÉLÈVES DE TOUT ÉTABLISSEMENT

**LUNDI 14 SE LANCE UN
COMBAT, HABILLENZ VOUS
TOUS ET TOUTES DE
MANIÈRE
"INDÉCENTES" (POUR
REPRENDRE LEURS MOTS),
OSEZ LES CROP TOPS, LES
JUPES, LE MAQUILLAGE,
C'EST LE MOMENT DE
RIPOSTER CONTRE LEURS
PROPOS SEXISTES. JE VOUS
INVITE À TOUS LE FAIRE, PEU
IMPORTE VOTRE GENRE,
FEMME, HOMME, NON
BINAIRE...LES VÊTEMENTS
N'ONT PAS DE GENRE, ET
NOUS POUVONS PORTER CE
QU'ON VEUT. ON VA LEUR
PROUVER.**

L'ignorer (ou le nier) consisterait alors à attribuer à l'être humain une identité figée, monolithique, appauvrie, autrement dit à nous essentialiser. Parce que je suis une fille, je devrais pouvoir m'habiller de manière sexy ou dénudée où bon me semble, et gare à celui qui se risque à m'en faire la remarque : voilà la véritable censure, qui ne dit pourtant pas son nom. Car au-delà du simple fait de nier la multiplicité de nos identités, qui fait que l'on ne s'adresse pas à ses parents ou à ses copains comme à son enseignant ou son supérieur hiérarchique, la revendication qui pousse des lycéennes à s'habiller «*comme elles veulent*» est tout sauf libre : c'est d'abord une injonction.

Bientôt, celui qui témoignera de déférence envers un cadre, une institution ou une situation particulière se verra montrer du doigt comme étant celui qui se soumet. Le glissement peut surprendre, il n'est pourtant pas loin. Ce que met en scène le comportement moutonnier de ce lundi 14 septembre c'est aussi un manque de respect envers ses interlocuteurs : si les règlements existent, si les codes tacites ou implicites sont suivis, ce n'est pas tant pour entraver les élèves dans leur liberté que pour leur apprendre à s'adapter à des contextes où le respect prévaut. Sous couvert d'égalité féminine et à grands renforts de « les hommes n'ont qu'à contenir leurs pulsions » comme on peut le lire sur Twitter, le message envoyé à toute une génération de jeunes est ambigu, pour ne pas dire tordu. Faire croire qu'être libre revient à porter ce que l'on veut où l'on veut est tout aussi faux que de croire que la liberté consiste à faire ce que l'on veut quand on veut... mais cela semble avoir échappé aux instigatrices de ce mouvement.

La question générationnelle face à l'identité et aux repères

Il est justement légitime de se rappeler qu'en cherchant des combats là où il n'y en a pas, une génération née dans les années 2000 cherche avant tout des repères et, bien plus souvent qu'on ne se l'avoue, des limites. L'analyse semble avoir été entendue maintes fois et fait vieux jeu, pourtant ce besoin de cadre s'entend comme un cri du cœur lorsque l'on côtoie tous les jours des jeunes de dix-sept ans qui évoluent dans un monde flottant où les valeurs alternent en fonction des polémiques.

Lire aussi : [Le paradoxe de Zahia ou la difficulté d'être une « fille facile »](#) (Sylvain Portier)

La multiplication des revendications et des questionnements qui sont liés à ce besoin en témoignent : antispécisme, question du genre, féminisme, éthique, justice, s'entremêlent, brouillant les lignes pour une génération qui est pourtant avide de points d'ancrage dans sa réflexion. Rien ne semble plus dangereux alors que d'agiter le drapeau – ou le *crop-top*, certes séducteur mais bien fallacieux, de l'illusion du combat égalitaire.

[Cet article a été originellement publié le 14 septembre 2020 dans *Marianne*, qui a eu la gentillesse de nous permettre de le reproduire pour iPhilo.](#)